



MARIANNE JEFFMAR

L'HOMME
QUI VOULAIT
ÊTRE SIMENON

roman

Traduit du suédois par
PHILIPPE BOUQUET



LIBRETTO

© Éditions Phébus, Paris, 2005.

I.S.B.N. : 978-2-36914-608-7

*A Philippe Bouquet, mon traducteur français,
et à Martina, la plus jeune de mes filles.*

Ce que vous n'avez pas absorbé à dix-huit ans, vous ne l'absorberez plus. Le reste de votre vie, vous resterez par conséquent esclave de votre enfance et de votre première adolescence.

GEORGES SIMENON

ELLE ÉTAIT NÉE
AVEC UNE CUILLER D'ARGENT
DANS LA BOUCHE

L'homme qui voulait être Georges Simenon n'avait plus que deux jours à vivre, très exactement, lorsqu'il descendit du train à la gare du Nord, à Paris, par un après-midi froid et humide de janvier. Le train avait vingt minutes de retard. Mais ce n'était pas cela qui lui inspirait de sombres réflexions tandis qu'il traversait la rue de Dunkerque et poussait la porte du restaurant *Aux Villes du Nord*. Il n'avait pas rendez-vous et, quant à savoir qui était la personne qui s'était jetée devant le train alors que celui-ci quittait tout juste la gare du Midi, à Bruxelles, il n'en avait pas la moindre idée.

Non, l'homme qui voulait être Georges Simenon, Bernard Wouters dans la réalité, était bien trop absorbé par ses propres pensées pour avoir la force de consacrer plus qu'un intérêt fugace à ce suicidé inconnu.

Si les gens veulent absolument mettre fin à leurs jours, cela les regarde, marmonna-t-il à l'intention de lui-même quelques minutes plus tard, tandis qu'il étudiait le menu, assis à une table près de la fenêtre, devant un calvados. Il se félicitait de voir que ce vieil établissement existait encore. Il y avait certes plus de vingt ans qu'il n'y était pas venu et il portait peut-être une autre enseigne à l'époque, mais peu importait. Il avait toujours préféré les locaux un peu rustiques. De même que les bons petits plats traditionnels.

C'était cela, l'odeur d'un vrai bistrot parisien : coq au vin et pot-au-feu ! Il aurait parié que le commissaire Maigret aurait aimé cet ordinaire.

Mais, pour sa part, il voulait manger léger. Une bouillabaisse, tiens ? Non : trop consistant. En outre, il ne pourrait pas s'empêcher d'en commander une seconde portion, voire une troisième. Pourtant, la bouillabaisse était sans conteste son plat favori, surtout si elle était préparée à *la parisienne*, c'est-à-dire avec deux doigts de xérès et un soupçon de vinaigre de poire. De la sole, peut-être ? L'eau lui vint à la bouche quand il vit qu'on la servait pochée, avec des champignons de Paris rissolés et une sauce au vin blanc. C'était autre chose que l'éternelle sole meunière de sa femme, qu'elle s'ingéniait à cuire si longtemps qu'elle ressemblait à s'y méprendre à du carton.

Ce serait donc de la sole. Cela ferait plaisir à Marie-Jo. Il fallait voir comme elle le chouchoutait, sa lumière de fille.

« Est-ce que tu ne serais pas en train de prendre du ventre, papa ? lui disait-elle toujours en riant et en tapant affectueusement sur ses bourrelets. Tu manges beaucoup trop de frites. Et de mayonnaise. Et il faudrait que tu marches plus que ça : l'aller et retour au lycée, ce n'est pas suffisant. »

S'il n'y avait pas eu Marie-Jo, il ne serait sûrement pas revenu à Paris avant longtemps. Pendant des années, quelque chose en lui avait fait sérieusement barrage à l'idée d'une nouvelle visite. Pourtant, il était conscient que, en tant que professeur de français, il devrait s'y rendre au moins une fois par an. Quand on enseigne une langue il faut entretenir ses connaissances, or il était le premier à dire que le français tel qu'on le parle à Paris est un modèle qui s'impose à tous. Surtout pour nous autres Belges...

S'il n'y avait pas eu Marie-Jo...

– Saisis l'occasion, papa, lui avait-elle dit lorsqu'il avait

ouvert l'enveloppe, le soir de Noël, et en avait extrait le contenu : cinquante mille francs belges. Je t'offre le voyage. J'en ai les moyens, tu le sais. Pars une semaine, avant le début du second trimestre. Tu verras que tu seras un autre homme au retour.

Bernard Wouters s'avisait d'une chose : n'aurait-il pas dû lui demander de l'accompagner ? Elle aurait eu grand besoin de quitter la maison quelques jours, elle aussi, avant d'être de nouveau accaparée par le travail scolaire. Mais, d'un autre côté, elle devait penser à son rattrapage de maths. Si elle était allée à Paris, elle n'en aurait pas eu le temps.

Non, c'était très bien ainsi. En outre, il avait certaines choses à faire, à Paris, auxquelles il ne pourrait se consacrer s'il était en compagnie de sa fille, aussi avancée qu'elle fût pour son âge. En bon père de famille, il savait fixer des bornes.

Il pouvait vraiment s'estimer heureux d'avoir une fille aussi bien à tous égards. Douée, dévouée, généreuse. Elle aurait parfaitement pu empocher tout l'argent que lui avait rapporté son premier roman et le placer sur son livret d'épargne. Au lieu de cela, elle avait manifesté sa gratitude en couvrant littéralement ses parents de cadeaux. Et elle ne s'était pas contentée d'offrir à son père – qui était sans aucun doute celui qui méritait le plus ces remerciements – ce voyage à Paris et l'ordinateur qu'il désirait depuis longtemps. Elle avait aussi offert à sa mère une 2 CV (« histoire que tu ne sois pas obligée d'emprunter la voiture de papa pour me conduire à mes cours d'équitation »), ainsi que des draps de soie en cadeau de Noël. Il avait eu du mal à saisir ce que Frédérique pourrait en faire, car ce n'était pas vraiment son genre. Mais il n'avait pas tardé à comprendre que Marie-Jo avait pensé aux éternelles séances de repassage de sa mère : les draps de soie ne se repassent pas.

Elle était sans aucun doute née avec une cuiller d'argent

dans la bouche, cette fille. Être éditée chez Gallimard, à l'âge de seize ans, ce n'était pas rien. Sans compter les éloges dans la presse. Traducteurs et metteurs en scène faisaient la queue pour obtenir les droits de son livre. Et, si le roman était tourné, les cent mille exemplaires du premier tirage feraient beaucoup de petits.

Mais il ne fallait pas oublier qu'elle avait un père qui l'épaulait de bien des façons. Qui, de plus, était très cultivé et avait un sens linguistique aigu. Et qui savait parfaitement ce que recherchent éditeurs et lecteurs. Sans son père, elle serait toujours une petite élève modèle un peu timide, sa Marie-Jo.

Non, finit-il par conclure. Il ne devait pas avoir mauvaise conscience de ne pas l'avoir emmenée à Paris. Il était temps qu'il pense un peu à lui, de nouveau. Vingt ans sans aller là-bas, cela suffisait. Le moment était maintenant venu de reprendre les choses là où il avait dû les abandonner de façon si piteuse.

L'homme qui voulait être Georges Simenon planta délicatement sa fourchette dans sa sole pochée. Voilà comment elle devait s'enfoncer dans la chair ! Dire que Frédérique n'avait jamais réussi à apprendre à faire à manger, malgré tous les livres de cuisine qu'elle possédait ! Elle n'était même pas capable de préparer le *waterzoi*, le plat national belge, sans qu'il eût la nausée au premier morceau qu'il enfournait ; ni les moules provençale, bien que tout le monde fût unanime à dire que c'était un jeu d'enfant. Tigy, la femme de Simenon, en était capable, elle. Dans un livre trouvé à *La Pierre Libre*, la librairie de l'avenue de Fré, à Uccle, avant qu'elle eût été contrainte à la fermeture l'année précédente, il avait lu que la jeune Tigy s'était donné beaucoup de mal pour apprendre à préparer les plats favoris de son mari : la flamande, les haricots cuits à la graisse de tripes, les filets de hareng. Pourtant, elle était artiste plasticienne. Mais elle

avait renoncé à son art afin de satisfaire les besoins de son écrivain de mari.

Bernard Wouters avala une gorgée de vin d'Alsace. Il avait lu quelque part dans un livre de Simenon qu'il n'y avait pas de meilleur accompagnement pour la sole. Il sentit le breuvage lui caresser le palais et faire fondre la bouchée sur sa langue.

Il lui aurait fallu une femme comme Tigy! Une femme intelligente et prête au sacrifice, qui aurait lu ses manuscrits avec l'œil de l'amour sans pour autant renoncer à être critique, qui serait allée démarcher les éditeurs à sa place et aurait organisé des soirées au champagne en recevant des gens utiles à sa carrière.

Bernard Wouters se surprit à ressasser ces pensées qui lui étaient déjà venues tant de fois à l'esprit. Il avala donc une bonne rasade de vin, puis une autre. Il n'allait quand même pas gâcher sa première journée à Paris à ruminer ces vieilles idées! Marie-Jo n'aurait pas apprécié.

– Relaxe-toi complètement, papa, l'avait-elle exhorté, la veille au soir, en venant lui dire bonne nuit. Et n'oublie pas de soigner ta prononciation! Il y a des fois où on te prendrait pour un vieux tracteur hors d'usage!

Mais elle avait aussitôt regretté ces dernières paroles, en voyant qu'elles lui faisaient de la peine.

– Oublie ça, avait-elle ajouté en lui caressant la joue. Je dis parfois des choses que je ne pense pas vraiment.

C'était vrai. Ces derniers temps, Marie-Jo n'était plus elle-même. Pas vraiment heureuse. Comme si quelque chose lui pesait. N'aurait-il pas dû l'emmener, après tout? Lui procurer une pause dans ce travail scolaire si exigeant?

En général, le vin contribuait à dissiper chez lui une humeur sombre, du moins le blanc. Mais il ne semblait pas que ce fût le cas, cette fois. Il était assis là, devant son excellente sole et son délicieux vin d'Alsace, et ne cessait de remâcher

le passé. Pourquoi n'avoir pas imité Simenon, gémit-il intérieurement, pourquoi n'avoir pas fichu le camp pendant qu'il en était encore temps et ne pas s'être installé à Paris à baiser, à bouffer et à écrire ? Pourquoi n'avait-il pas séduit sa Joséphine Baker, avant de retourner auprès de son cordon-bleu de Tigy ? S'il avait eu le moindre bon sens, il serait au moins aussi célèbre que son illustre compatriote, à l'heure qu'il était. A cinquante et un ans, il avait maintenant laissé passer sa chance. Simenon avait dix-neuf ans, lui, quand il avait décidé de quitter la Belgique pour Paris. Deux ans de plus, seulement, que sa Marie-Jo !

Mais Simenon n'avait-il pas connu la crise de l'âge mûr, lui aussi ? N'était-il pas parti une seconde fois, quittant Paris pour s'installer en Amérique ? N'avait-il pas traversé quelque chose d'analogue à ce qu'il avait décrit dans son roman sur la fuite de M. Monde : « Il avait traîné longtemps sa condition d'homme sans en avoir conscience, comme d'autres traînent une maladie qu'ils ignorent. Il avait été un homme parmi les hommes et il s'était agité comme eux, poussant dans la cohue, tantôt mollement, tantôt avec acharnement, sans savoir où il allait. »

Bernard Wouters sursauta. Il n'avait pas encore accordé la moindre attention à la femme assise à la table voisine. Mais une âcre odeur de fumée vint soudain lui chatouiller les narines. N'était-elle pas en train d'allumer une gauloise en plein milieu du repas ! Ce n'était certes pas un plat digne de Lucullus qu'elle gâchait ainsi : une simple choucroute. Mais Bernard Wouters était extrêmement sensible à la fumée du tabac et sentit la nausée monter en lui. Et, en plus, elle déposait la cendre de sa cigarette sur le bord de son assiette, cette bonne femme ! De toute évidence, c'était la nicotine qui importait, pour elle. Il pouvait constater qu'elle avait à peine touché à sa nourriture, se contentant de couper un

tout petit morceau de saucisse et de se servir de sa main libre, la gauche, pour la couvrir généreusement de moutarde. Il n'arrivait pas à comprendre comment elle pouvait être aussi affreusement grosse, avec un appétit pareil. Et puis ce goût en matière vestimentaire ! Un tailleur à carreaux rouges – avec des cheveux qui l'étaient presque autant ! Ils étaient certes bien peignés, joliment relevés en chignon sur le haut de son crâne, mais la couleur était affreuse. On aurait dit de la purée de tomates, or Bernard Wouters ne connaissait rien de plus déplaisant au palais.

La serveuse se traîna jusqu'à sa voisine sur de grosses jambes cannelées de varices. Ses sandales claquaient sur le sol, car les lanières ne tenaient plus sur ses chevilles, aussi épaisses que ses talons.

– Vous désirez un dessert, madame ?

– Une tarte Tatin, s'il vous plaît. Et puis l'addition. Non, attendez, reprit-elle aussitôt après. Je prendrai aussi un café. Et l'addition peut attendre. N'est-ce pas qu'elle peut attendre ? dit-elle en se tournant vers Bernard Wouters.

– Pardon ?

– Je disais à la serveuse que l'addition peut attendre. Je me sens d'humeur bavarde, tout d'un coup.

Bernard Wouters s'efforça d'éviter le regard de cette femme, mais elle ne le lâcha pas. Il se demanda si c'était l'effet que cela faisait d'être hypnotisé et il chercha fébrilement les lunettes noires qu'il avait glissées dans sa petite valise, juste avant de partir. Non qu'il eût redouté le soleil, à Paris, au mois de janvier, mais il peut y avoir des occasions où il vaut mieux être pour ainsi dire incognito, avait-il estimé. Il chercha aussi dans sa mémoire, en fouillant dans sa valise. Avait-il déjà vu cette femme quelque part ? Peut-être était-elle dans le train de Bruxelles avec lui ? Il n'était pas rigoureusement exclu qu'il ait été assis à côté d'elle,

mais trop absorbé par la lecture qu'il avait emportée pour la remarquer. Au kiosque à journaux de la gare du Midi, il avait en effet trouvé une édition de poche du *Pendu de Saint-Pholien* et s'était aussitôt jeté dessus. Ce livre était épuisé depuis de nombreuses années et il n'avait même pas pu le trouver chez le libraire d'occasion spécialisé dans les œuvres de Simenon, près de l'église Saint-Pholien, à Liège. Quant à son exemplaire relié, il n'osait y toucher. C'était une véritable relique et il ne voulait pas risquer d'y laisser de vilaines traces de doigts. Il suffisait de celle qu'il avait déposée sur la page de titre lorsqu'il avait sorti ce livre de son sac, à Paris, à l'automne 1977. Il se trouvait donc toujours à l'endroit où il l'avait placé quelques jours plus tard, c'est-à-dire tout en haut du rayon Simenon de sa bibliothèque.

Le voyage avait passé trop vite. Une heure vingt-cinq minutes ! Une demi-heure de plus et il aurait pu le lire en entier ! Mais Marie-Jo avait été intraitable. Puisqu'il se décidait enfin à aller à Paris, il fallait qu'il prenne le TGV. Il ne devait manquer cela pour rien au monde. Elle avait trouvé cela « vertigineux », lorsqu'elle était allée à Paris rencontrer son éditeur.

La femme aux cheveux rouges se pencha vers Bernard Wouters.

– Est-ce que je peux vous offrir une gauloise ?

Sans attendre sa réponse, elle sortit rapidement de son sac à main laqué noir un paquet de ces bâtons empoisonnés, l'ouvrit et le tendit à son voisin.

– Non, merci.

Bernard Wouters avait répondu sans réfléchir. Car il était bien placé pour savoir que, avec les rousses, il fallait être très prudent. Sa mère adoptive avait les cheveux d'un roux flamboyant. Il jugea donc indispensable de s'expliquer.

– Mon médecin m'interdit de fumer.

– Quel dommage!

Il était impossible de ne pas percevoir l'ironie de sa voix. Elle remit le paquet dans son sac, referma celui-ci avec un léger *clic* et saisit au vol le dessert que la serveuse apportait sur un plateau. Quelques secondes plus tard, elle était assise en face de lui.

– Ce sera plus facile pour parler, ainsi. Vous ne croyez pas? Tout ce qu'il trouva à dire fut :

– De quoi? Qu'avons-nous à nous dire?

– Mais monsieur Wouters, vous n'allez pas me dire que vous ne me reconnaissez pas. Madeleine Defosset!

Quelle façon de commencer un séjour à Paris! C'était donc la « grande » Madeleine Defosset, dont il avait éreinté le roman (*Clair de lune de décembre*) dans son article du *Soir*. Il y avait développé l'argument – parfaitement justifié à ses yeux – qu'il était bâclé, truffé de clichés reliés par d'interminables « tunnels » constitués de bavardages sans aucun intérêt. En un mot comme en cent : ce livre n'aurait jamais dû paraître.

Voilà donc l'aspect qu'elle avait dans la réalité, l'élégante Madeleine Defosset! Le portrait qui se trouvait sur le rabat du livre – et qui avait été repris pour illustrer son article – devait soit dater de vingt-cinq ans, soit être le résultat d'un habile travail de retouche. Il penchait pour la seconde hypothèse. Même à la télévision, elle ne faisait pas vilaine impression.

Bernard Wouters chercha fébrilement le mot capable de détourner l'accès de colère qu'il avait tout lieu de redouter de la part de Madeleine Defosset. Mais en vain. Il n'y avait pas d'autre solution que d'assumer ses propos, faire bonne figure et se jeter à l'eau. Madeleine Defosset serait sûrement du même avis.

– Je... commença-t-il.

– Oublions ça, coupa-t-elle. Des excuses ne feraient qu'empirer les choses.

– Vous auriez dû prendre votre temps, madame, marmonna-t-il. C’est le conseil que j’ai donné à ma propre fille. Quand on met un livre de côté pendant une période, il mûrit. Je crois qu’elle m’en est reconnaissante, aujourd’hui.

– Ah bon ! vraiment ? répondit Madeleine Defosset en haussant les sourcils pour exprimer son scepticisme. Elle avait seize ans, si je me souviens bien, quand son livre est paru.

– Mais elle l’a commencé à l’âge de treize ans.

Pourquoi diable, se dit-il soudain, pourquoi suis-je là à discuter du talent de Marie-Jo avec une pareille dilettante ?

– Sans avoir jamais mis les pieds rue Saint-Denis, à ce que j’ai cru comprendre, répliqua-t-elle avec un sourire qui n’était pas des plus compréhensifs.

– Tout le monde connaît ça, de nos jours.

– Mais elle n’est pas vraiment parvenue à expliquer à la presse comment il se faisait qu’elle soit aussi familière des quartiers chauds de Paris.

Bernard Wouters sentait maintenant des vagues d’adrénaline le submerger et dit adieu pour la journée aux délices culinaires. Où voulait-elle en venir, cette bonne femme ?

– Écoutez, madame Defosset. L’auteur, c’est Marie-Jo. Pas moi. Si elle se refuse à révéler sa méthode de travail à des journalistes un peu trop curieux, cela la regarde. Je respecte scrupuleusement son désir de préserver ses secrets professionnels.

Pourvu qu’il n’y soit pas allé trop fort ! Mais il y a des gens qu’il faut savoir remettre en place. Sinon, ils sont insupportables.

Madeleine Defosset eut un sourire, mais pas du genre le plus amical. Puis elle fit signe à la serveuse.

– Un café pour monsieur, s’il vous plaît. Et deux cognacs.

Bernard Wouters n’eut pas le temps de protester. Peut-être n’en eut-il pas le désir, non plus. Un cognac serait le bienvenu, tout bien pesé.

Mme Defosset reprit alors, comme si elle avait lu en lui :

– Je crois que vous aurez besoin de ce cognac, monsieur Wouters. Quand vous aurez entendu ce que j’ai à vous dire.

Il s’agissait de ne pas se laisser démonter. Dès les premières pages de son roman, il avait compris que Madeleine Defosset était une personne fort désagréable. Il existe certes des critiques et spécialistes de la littérature qui soutiennent qu’il ne faut pas « juger le chien à ses poils », c’est-à-dire les écrivains à leurs livres. Mais Bernard Wouters n’était pas de ceux-là. Il était persuadé qu’il était aussi difficile pour une innocente comme Marie-Jo de raconter un crime qu’il l’avait été pour Simenon d’imaginer un roman d’amour.

– Je suis tout ouïe, dit-il donc en avalant une gorgée de cognac, non sans se demander comment cette femme pouvait avoir les moyens de telles largesses, alors que les ventes de *Clair de lune de décembre* avaient dû être ridicules.

Madeleine Defosset le cloua du regard sur son siège.

– Il se trouve, voyez-vous, que, par le plus grand des hasards, je suis tombée à plusieurs reprises sur votre Marie-Jo, dans cette ville. Et, plus précisément, dans le quartier qu’elle décrit dans son roman. Mais sur lequel, d’après ce qu’elle a déclaré à la presse, elle ne possède aucun renseignement de première main. Vous m’avez comprise, monsieur Wouters : la rue Saint-Denis et le voisinage.

– Je suppose qu’elle procède à des recherches en vue de son prochain livre, répondit Bernard Wouters en parvenant à faire passer sur ses lèvres un sourire héroïque, fort éloigné de cette fierté paternelle qu’il avait aimé afficher.

Le regard de Madeleine Defosset parvint à percer les verres teintés de Bernard Wouters.

– Vous en êtes certain, monsieur Wouters ?

– Bon, ça suffit comme ça !

L’homme qui n’avait plus que deux jours à vivre, presque

à la minute près, se leva de table, chiffonna sa serviette en papier, la jeta sur la tarte Tatin de Madeleine Defosset et l'arrosa de son excellent cognac, avant de glisser deux billets de cent francs dans la main de la serveuse et de disparaître dans la cohue parisienne.

ESPÈCE DE SALAUD !

C'est naturellement moi qui ai été chargée de partir pour Paris afin de couvrir le meurtre de Bernard Wouters. Il faut dire que je le connaissais assez bien, d'abord en tant que professeur de français de Claire, ma fille, puis comme ami de la famille, même si c'était davantage sa femme, l'amie. Nous nous étions également rencontrés, de temps en temps, à mon journal, *Le Soir*, où il venait remettre le texte de l'une ou l'autre de ses recensions souvent acides, voire sarcastiques. A ces occasions, il m'arrivait de regretter l'idée que j'avais eue de le recommander en tant que free-lance. Le fait de posséder les connaissances et le sens linguistique nécessaires ne font pas automatiquement de vous un bon juge en matière littéraire.

Mais il existait un autre lien entre ma petite famille et celle, un peu plus nombreuse, de Bernard Wouters. Quelques années plus tôt, Claire était scolarisée dans les Ardennes. Elle était pensionnaire à l'institut Notre-Dame, dans la petite ville de Saint-Hubert. Si elle a tenu le coup aussi longtemps, c'est bien grâce à Marie-Jo Wouters. La fille de Bernard n'avait que quelques mois de plus qu'elle. Elles étaient dans la même classe et partageaient non seulement une chambre mais une même passion pour les chevaux. Lorsque, pendant mon premier voyage en Suède, Claire a fait une fugue, c'est avec

Marie-Jo qu'elle a gardé le contact. C'est elle qui savait où elle était et quels étaient ses projets. Pour surmonter cette crise, je pris la décision d'inscrire Claire, dès l'année suivante, dans un établissement situé non loin de chez nous, rue Jean-Baptiste-Labarre à Uccle : l'Athénée royal. A la rentrée, Marie-Jo se trouvait encore être sa camarade de classe, de sorte que la fille avait le père pour professeur de français. Je ne me suis pas souciée sur le coup de savoir ce qui avait motivé ce changement d'établissement. J'ai dû considérer qu'il allait plus ou moins de soi, en raison de l'étroite amitié entre les deux jeunes filles.

Marie-Jo venait de fêter ses quinze ans, alors que Claire n'allait les avoir qu'au mois de janvier suivant. La puberté de ma fille était intervenue de façon précoce et ne s'était pas déroulée sans heurts. Mais, à cette époque, le pire semblait derrière elle. Elle donnait l'impression d'avoir soudain admis que son père ne serait jamais son papa « pour de vrai », c'est-à-dire qu'il ne quitterait jamais sa famille officielle pour nous. Pour la première fois de sa vie aussi, elle avait un petit ami sérieux, un certain Jean-Paul, qui était probablement à l'origine de sa fugue. Le meilleur copain de ce garçon s'appelait Laurent. C'est l'amitié avec Claire qui a fait que Marie-Jo, revenant chez elle pour de petites vacances, a rencontré Laurent, dont elle est tombée éperdument amoureuse.

D'après ses propres confidences, Claire avait été « vachement surprise » d'entendre Marie-Jo lui apprendre que Laurent et elle « étaient ensemble ». Elle qui avait jusque-là à peine jeté les yeux sur un seul garçon et n'en avait que pour ses livres et ses cahiers depuis qu'elle la connaissait !

Le roman que Marie-Jo avait rédigé pendant ses années d'internat fut accepté par Gallimard l'année de ses quinze ans et publié au cours de celle qui suivit. Il fut aussitôt très remarqué. Ou, plus exactement, la *personne* de Marie-Jo fut

remarquée. Du côté des journalistes, c'était à qui obtiendrait une interview d'elle et il ne se passait guère de jour sans qu'on la vît à la télévision dans un *talk show* ou dans un autre. Le couple royal lui-même lui fit parvenir un télégramme de félicitations.

D'après moi, la raison de cette hystérie collective était moins l'extrême jeunesse de l'auteur que le sujet que l'ouvrage abordait. Ainsi que la façon dont il était traité. Ce récit de la vie d'une prostituée des quartiers chauds de Paris était marqué au coin de l'expérience personnelle. Elle avait beau, interview après interview, marteler que cette histoire était inventée de A jusqu'à Z et qu'elle n'avait jamais mis les pieds rue Saint-Denis ni rencontré une seule prostituée, rien n'y faisait.

Le mystère en vertu duquel une élève modèle d'un pensionnat de jeunes filles belge ultracatholique avait accompli le prodige de décrire un milieu parisien dépravé avait fait perdre l'esprit aux critiques. Ils n'arrêtaient pas de poser des questions du genre : « Que va-t-il advenir d'elle ? » ou encore de dire : « L'exceptionnelle maturité de l'auteur me fait penser à un autre génie précoce : Françoise Sagan. »

Le roman était certes bien écrit, aucun doute là-dessus, mais ce n'était nullement un chef-d'œuvre. Je me souviens d'avoir pensé : Pauvre petite ! Comment va-t-elle pouvoir être à la hauteur de tout ce qu'on attend d'elle ?

Son père n'a pas échappé à cette attention médiatique. Quel effet cela fait-il d'avoir une fille célèbre ? lui demandait-on. Quels projets formez-vous pour elle ? Comment était-elle petite ? Et ainsi de suite. Il était fier comme un paon de sa fille. Il parla de sa joie le jour de sa naissance, déclara qu'il avait remarqué ce don exceptionnel lorsqu'elle l'avait forcé à lui apprendre les lettres de l'alphabet à l'âge de trois ans... Et puis, quel privilège c'était d'être son professeur de

français : elle avait toujours été la meilleure de sa classe et il était convaincu qu'elle ne devait pas renoncer à la carrière universitaire qui semblait s'imposer à elle avant ses débuts comme romancière.

– Elle pourrait se spécialiser dans n'importe quelle discipline, a-t-il confié à notre concurrent *La Libre Belgique* : langues, philosophie voire sciences naturelles, elle excelle en tout. Et ce ne peut être un mal de posséder des connaissances. Elles lui seront toujours utiles, même si elle continue à écrire. En outre, un titre universitaire est une bonne chose pour s'assurer une position de repli. Les temps changent et il est possible qu'un jour plus personne ne lise un livre. Ce jour-là, ma Marie-Jo sera peut-être professeur d'astronomie !

En revanche, Frédérique a refusé de s'exprimer. Elle n'a même pas consenti à se laisser photographier avec sa fille. Je me souviens de l'avoir trouvée dans sa cuisine, un jour de l'automne dernier, en train de repasser les chemises de son mari. Je ramenais Marie-Jo chez elle, après sa leçon d'équitation à Hoeilaart, parce que Bernard avait besoin de sa voiture pour autre chose – si je ne m'abuse, c'était pour effectuer l'une de ses innombrables visites au Fonds Simonon, près de Liège.

– Si tu veux bien monter dans ta chambre un instant, a-t-elle dit à sa fille. Je t'ai préparé une collation sur un plateau. Je voudrais dire deux mots à Suzanne.

Ce que Frédérique désirait savoir, c'était si, moi, l'adulte que Marie-Jo fréquentait le plus en dehors de l'école et de sa famille, j'avais remarqué quoi que soit d'inhabituel dans sa conduite. Était-elle plus nerveuse, plus tendue, inquiète ?

J'ai bien réfléchi avant de répondre, car la chose était délicate.

– Non, ai-je fini par dire. Elle n'a pas changé de comportement à mon égard. Elle est toujours aussi calme et gentille.

Mais, maintenant que tu attires mon attention là-dessus, il me semble que Claire se pose des questions à ce sujet. Il est possible que Marie-Jo ose plus s'ouvrir à sa meilleure amie qu'à une adulte.

– Qu'est-ce qu'elle a remarqué, ta fille? Excuse-moi de paraître indiscreète, mais c'est en réalité de la mienne qu'il s'agit.

– L'autre jour, elle m'a dit que, lorsqu'elle est en train de monter, Marie-Jo ne semble pas aussi concentrée qu'avant. « Bien qu'elle ait un cheval qui lui appartienne en propre! Et qu'elle a même payé sur ses deniers! »

Frédérique et moi avons alors évoqué la jalousie que Marie-Jo devait certainement susciter auprès de ses camarades. Et pas seulement parmi eux, d'ailleurs.

– Il ne manque sûrement pas de gens pour trouver qu'il est injuste que quelqu'un d'aussi jeune puisse faire paraître un livre, a fait observer Frédérique. Et en France, par-dessus le marché! Quand on sait à quel point il est difficile pour les auteurs belges d'être publiés à Paris! J'ai compris que c'est ce qu'on peut rêver de mieux. Si seulement Bernard mettait une sourdine à ses vantardises, au moins! Je me demande si Marie-Jo sera vraiment capable d'écrire ce second roman que l'éditeur ne cesse de lui réclamer.

– C'est peut-être pour cette raison qu'elle est aussi tendue, ai-je avancé.

– Je crois qu'il n'y a pas que cela, a soupiré Frédérique. Mais il est évident que ces interviews qui n'en finissent pas doivent la perturber considérablement. Les journaux étrangers se mettent aussi de la partie, maintenant. Et Bernard ne leur ferme pas la porte. Il ne refuse pas un seul entretien, alors que Marie-Jo irait volontiers se cacher dans la penderie. Elle n'est pas aussi robuste qu'elle le paraît, tant s'en faut.

Frédérique a ensuite voulu savoir si Claire n'avait rien

remarqué, de son côté. Savait-elle, par exemple, si Laurent était « gentil » avec elle ?

– Claire ne me parle même pas de son propre petit ami, ai-je été obligée de reconnaître. Et je ne veux pas la forcer. Pourtant, ai-je ajouté après avoir hésité une seconde, je crois que, si elle avait noté quelque chose d'inquiétant, elle aurait tenté de le faire savoir. Malgré tout, il est toujours beaucoup plus facile de voir clair quand il s'agit de copines et pas de ses propres sentiments. Non, Frédérique, je crois que tu peux être rassurée sur ce point.

Comment pouvais-je me montrer aussi catégorique ? Maintenant que j'ai toutes les clés en main, je comprends que j'aurais dû m'exprimer de façon beaucoup plus prudente.

Frédérique Wouters était une personne très simple dotée d'une forte dose de ce qu'on appelle très justement le « bon sens paysan ». Elle n'était pas particulièrement cultivée et s'intéressait surtout au tricot et à la couture ainsi qu'à la façon de tenir et de décorer la maison semi-mitoyenne que louait la famille, avenue des Statuaires. Ils étaient venus habiter là après avoir quitté un appartement assez modeste du quartier universitaire et juste avant que Marie-Jo fût inscrite à l'Athénée royal d'Uccle, où elle pouvait facilement se rendre à pied. La maison était relativement récente et facile à entretenir, car elle n'était pas aussi humide et sujette aux courants d'air que la plupart des maisons belges. C'était l'un des architectes bruxellois les plus en vue qui l'avait construite dans les années 60 pour l'habiter avec sa famille, qui ne cessait de s'agrandir. La fierté de Frédérique, c'était la cuisine. A la différence de la majorité des cuisines belges, la leur était assez vaste pour contenir table, éléments, réfrigérateur, congélateur et lave-vaisselle. Frédérique pouvait même y installer sa planche à repasser et s'y adonner à son activité favorite. Chaque jour, elle consacrait au moins une heure aux chemises de Bernard

et aux corsages de Marie-Jo, qui devaient être impeccables et ne pas présenter le moindre faux pli.

En revanche, comme je l'ai déjà signalé, ce n'était pas vraiment un cordon-bleu. Elle avait beau déployer tous ses efforts, m'avouait-elle, les plats qu'elle préparait n'étaient jamais parfaitement réussis.

– Ce n'est pas faute de vouloir, disait-elle, mais il semble que je sois dépourvue d'aptitudes dans ce domaine. Et Bernard en souffre. C'est au point qu'il a parfois l'impression qu'il aurait réussi à se faire publier, lui aussi, s'il avait été un peu plus gâté question nourriture.

– C'est des calembredaines.

– Bien sûr que oui, répondait Frédérique. Mais tu sais comment peut être Bernard, quand il s'y met.

En effet, je le savais très bien. J'avais eu, moi aussi, plus que ma part de ses éternelles lamentations sur l'injustice de la vie. Jusqu'à ce que le roman de Marie-Jo fût accepté, il ne cessait de ressasser l'erreur scandaleuse qu'avaient commise les éditeurs en refusant de publier son propre roman.

Mais il est évident que Frédérique était encore bien plus exposée que moi à ses récriminations. Car il ne se contentait pas de se plaindre de sa façon de cuisiner. A intervalles réguliers, il rendait sa femme responsable de tout et ce n'est pas simplement une façon de parler. A ces moments-là, il allait jusqu'à soutenir qu'elle lui avait mis des bâtons dans les roues depuis le début de leur relation, qui remontait à ses trente-quatre ans, quand il l'avait rencontrée à Liège et lui avait presque aussitôt fait un enfant. Il avait pris cette grossesse, m'a confié Frédérique, comme «un coup au-dessous de la ceinture». Il ne croyait pas que, étant si attachée à ses élèves de maternelle, elle désirerait avoir un enfant à elle. «Il n'en savait vraiment pas long sur les femmes», m'a-t-elle dit par la suite. C'est pourquoi elle avait été très surprise

lorsqu'il lui avait demandé de l'épouser. Mais cet étonnement n'avait pas duré très longtemps. Ils ne s'étaient pas plus tôt mis en ménage qu'elle avait compris que, pour lui, le mariage était surtout une question de confort personnel. Grâce aux services qu'il considérait comme du devoir d'une épouse de fournir à son mari, il disposerait enfin du calme dont il avait besoin pour rédiger son roman. Ce roman qu'il avait en tête depuis des années et qui ferait de lui le digne successeur de Georges Simenon.

– Crois-le ou pas, a-t-elle ajouté en riant, si je n'avais pas eu trois ans de plus que lui, très exactement, il ne m'aurait pas épousée. Il y voyait un signe du destin. Je ne sais combien de fois il m'a répété que la première femme de Simenon avait trois ans de plus que son mari, elle aussi.

La triste vérité est, cependant, que ce mariage n'avait rien ajouté ni retiré aux chances de Bernard de percer en tant qu'écrivain. A mes yeux, c'est surtout son orgueil qui a empêché la réalisation de ses espoirs. S'il avait accepté d'être publié chez un petit éditeur belge, il aurait peut-être eu ses chances. Son livre, que j'ai par la suite eu l'occasion de lire, n'était pas inintéressant et valait même mieux que la majeure partie de ce qui se publie chez nous. Mais, pour celui qui voulait être Simenon, il ne pouvait être question que de Paris.

– Il y a des moments où j'ai envie de prendre Marie-Jo et de fiche le camp d'ici, m'a dit Frédérique, ce jour de l'automne dernier, en claquant son fer à repasser sur la chemise de son mari. Tu sais ce que j'ai rêvé, cette nuit?

– Non, c'est beaucoup trop me demander.

– Et moi qui croyais que tu lisais dans les pensées des autres! a-t-elle poursuivi. Mais, blague dans le coin, j'ai rêvé que j'étais penchée sur Bernard avec un couteau à la main, un de ces horribles coutelas à grand manche. Je me suis